

— A. combien s'élève le nombre de ces gentilhommes, s'il vous plaît.

— Monsieur, jusqu'à présent, je suis parvenu à décider soixante gentilhommes à s'opposer aux desseins de la cour.

— Par toutes les voies ?

— Oui, monsieur, même par les armes.

— Très-bien. Et sur combien de ces gentilhommes croyez-vous pouvoir positivement compter ?

— Sur tous, monsieur.

— Oh ! oh ! sur tous ?

— Oui, monsieur.

— Oh ! mais ceci simplifie beaucoup la question, alors.

— Permettez, je dois vous faire observer, monsieur, que je ne vous comprends pas du tout.

— C'est vrai ! pardonnez-moi, monsieur le comte. En dehors de ces soixante gentilhommes, avez-vous quelques hommes de main, peu scrupuleux ? enfin, de ces hommes... Comment vous dirai-je, moi ?... Oui, tenez, dans le genre de notre ami Clair-de-Lune ?

— Oui, monsieur, nous en avons, mais ceci regarde le capitaine Vatan.

— J'ai levé, monsieur, dit le capitaine en saluant, une certaine quantité de braves garçons dont le sang est peut-être un peu vif, les mœurs un peu légères, mais qui, en revanche, sont entièrement dénués de préjugés. Ils arrêteraient Dieu le père lui-même, si on leur offrait une bonne somme. Enfin c'est la collection la mieux réussie de coquins et de coupe-jarrets que vous puissiez imaginer. Je réponds d'eux comme de moi-même.

— Oh ! oh ! voilà qui est charmant. Et vous en avez beaucoup de ces estimables chenapans, mon cher capitaine.

— Mais oui, mais oui, j'en ai... j'en ai pas mal.

— Ah ! et combien à peu près ?

— Oh ! je n'ai pas d'a peu près, je vous donnerai le chiffre exact.

— Soit ! capitaine, donnez-moi le chiffre exact : je préfère cela.

— Trois cent vingt et un.

— C'est très-joli !

— J'espère l'augmenter, dit modestement le capitaine, le terrain de Paris est excellent. Les gredins y poussent à vue d'œil. On n'a pas même besoin de les semer.

— Oui, je comprends cela, ils se sèment tout seuls. Eh bien, messieurs, voici ce dont il s'agit : Sa Majesté le roi Louis XIII est, vous le savez, un grand chasseur devant l'Éternel. Il affectionne surtout deux endroits qui pour lui sont privilégiés : le château de Saint-Germain, à cause de l'immense forêt qui l'entoure et un rendez-vous de chasse, une espèce de moulin ou de maisonnette, je ne saurais trop vous dire, mais que l'on nomme Versailles, et est situé à environ quatre ou cinq lieues de Paris. Connaissez-vous ce Versailles ?

— Non, monsieur, dit le comte du Luc.

— Je le connais, moi, dit le capitaine, c'est un lieu assez désert ; du reste le pays est fort accidenté.

— Oui très-accidenté, bien qu'il manque complètement d'eau.

Après avoir prononcé ces paroles, M. de Lectoures alla ouvrir la porte, jeta un regard investigateur au dehors, puis il revint à pas lents auprès des deux hommes qui ne comprenaient absolument rien à ces étranges façons d'agir.

— Nous sommes effectivement seuls, reprit M. de Lectoures

en baissant la voix de façon qu'elles paroles ne parvinssent qu'aux oreilles de ceux auxquels elles étaient destinées, en un mot, ajouta-t-il, le roi, lorsque lo prennent ses moments de mélancolie et de dégoût, abandonne Saint-Germain, la cour elle-même, et vient se réfugier presque seul pendant des semaines entières à Versailles. M'avez-vous compris, messieurs ?

— Parfaitement, dit le comte.

— Il faudrait, ajouta le capitaine, soit pendant son séjour à Versailles, soit en s'y rendant, soit en en revenant...

— C'est cela même ! interrompit vivement M. de Lectoures.

— Et si dans cet immense coup de filet on englobait la reine-mère ou M. le connétable de Luynes ? demanda le capitaine avec un accent railleur.

— On même monseigneur de Luçon, dit M. de Lectoures avec un fin sourire, cela n'en vaudrait que mieux.

— Très-bien ?

— Êtes-vous disposés à obéir, messieurs ?

— Monsieur, nous sommes avant tout gens de parole, répondit le comte avec cette dignité froide qui le distinguait en certaines circonstances. Certes, nous obéirons, mais à une condition, je vous le répète.

— Une condition ? s'écria M. de Lectoures en se redressant.

— Oui, monsieur ; mais rassurez-vous : cette condition n'a en soi rien qui vous puisse blesser. Je vous demande seulement votre parole, ou, pour parler plus clairement, la parole de M. le duc de Rohan...

— Je ne vous comprends pas, monsieur le comte.

— Je m'explique, monsieur. Je consens à me charger de l'embuscade dangereuse que vous voulez faire exécuter contre la personne du roi ou les autres personnes désignées par le chef du parti. Je m'engage, non pas à faire réussir ce coup de main, ceci dépend de la volonté de Dieu, mais à tenter tout ce qu'il est humainement possible de faire pour que ce coup de main réussisse. Je ne pose qu'une seule condition, je vous le répète.

— Des conditions ? dit M. de Lectoures d'une voix railleuse.

— Soit ! monsieur, non pas des conditions, mais, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire deux fois, une condition.

— Soit ! monsieur, je ne discuterai pas avec vous. Voyons cette condition, quelle est-elle ?

— La voici, monsieur. Vous allez, à l'instant, me donner votre parole d'honneur, je sais que pour rien au monde vous n'y voudriez manquer, que, à quelque heure que ce soit, le jour qu'il me plaira choisir, au temple, ou dans la rue, de jour ou de nuit, malade ou en bonne santé, M. le duc de Rohan se rendra à mon premier appel à l'endroit où je l'attendrai pour s'expliquer avec moi et me donner satisfaction à propos de choses qui ne touchent en rien à la politique, qui me sont personnelles et ne regardent que M. le duc de Rohan et moi. Consentez-vous à me donner cette parole, M. de Lectoures ? Réfléchissez bien avant de me répondre, et surtout souvenez-vous, je vous prie, que cette réponse engage non pas vous seulement, mais encore M. le duc de Rohan. Maintenant, monsieur de Lectoures, j'attends votre réponse.

Il y eut un silence de quelques secondes.

— Malheureuse humanité ! murmura enfin M. de Lectoures en hochant tristement la tête à plusieurs reprises : faut-il donc que même dans les cœurs les plus dévoués, les plus fidèles, on voie toujours surgir cette question d'intérêt personnel ! Eh-quoi ? pas un seul n'aura le courage de se dévouer franchement et sans